

maison où quelqu'un parlait d'un voyage qu'il était obligé de faire à Londres. Sachant que tous les Français y sont enrégistrés, je le priai si instamment de s'informer de M. de Senneterre, de lui parler s'il venait à le rencontrer, qu'il me promit de remplir exactement ma commission. Il me demanda de quelle part il faudrait qu'il lui fit des questions : "Est-ce de la vôtre, Madame ?" ajouta-t-il. — Cette demande me fit rougir involontairement. "Non, Monsieur, lui répondis-je, vous lui parlerez au nom de la plus tendre des mères." Il m'objecta qu'il serait peut-être plus sûr de le charger d'une lettre ; mais je lui fis sentir combien il serait cruel pour cette mère infortunée de se livrer à un nouvel espoir dont rien ne garantissait la réussite ; je lui peignis votre amour pour ce fils unique avec tant de chaleur, qu'il jura de ne rien épargner pour vous satisfaire. "Il viendra, demain, Madame, ajouta-t-elle ; le recevrez-vous en vous faisant connaître ? — Le recevrai-je seule ? — Nous le recevrons toutes deux, mon amie, et si vous voulez donner des ordres pour qu'on le fasse monter chez moi, nous y serons plus en liberté."

Elle m'embrassa en m'exhortant à réparer le sommeil perdu ; je lui adressai le même souhait ; mais, en nous revoyant le matin, nous ne nous demandâmes ni l'une ni l'autre comment nous avions passé la nuit.

Le voyageur qui avait fait annoncer sa visite fut exact. Après les compliments d'usage, il me dit :

"Je suis fâché, Madame, que mes affaires ne m'aient pas permis d'attendre le retour de M. de Senneterre ; j'aurais eu trop de satisfaction si j'eusse rapporté à sa mère les consolations dont elle a besoin. J'ai diné chez M. Birton, négociant à Londres ; c'est près de lui que votre fils demeure. L'éloge que j'en ai entendu faire est au-dessus des expressions que je pourrais employer. Consolez-vous, Madame, il a trouvé des amis dans son malheur."

"Saura-t-il du moins, Monsieur, que c'est sa mère infortunée qui a décidé votre démarche ?"

"Quand je vous ai nommée, Madame, il m'a été facile de voir que vous n'étiez pas inconnue à la famille de M. Birton. Excellente mère, m'a dit cet homme, excellent fils ; rien n'adoucirait son chagrin d'en être séparé. Il en parle sans cesse, et ne peut se pardonner de l'avoir quittée. En vérité, ajouta M. Birton, je ne puis concevoir les motifs qui l'y ont décidé ; car ce jeune homme est trop sage pour ne pas connaître l'étendue de ses devoirs, et c'en était un pour lui de ne pas abandonner sa mère."

En ce moment je regardai Suzette ; elle était pâle et tremblante comme si le reproche de M. Birton se fût directement adressé à elle ; je lui pris la main avec amitié, et je m'empressai de répondre que l'âge de mon fils était la première excuse ; que les découvertes que j'avais été à portée de faire depuis son départ m'avaient fait regretter d'y avoir contribué moi-même. Je n'avais pas abandonné la main de Suzette ; elle serra la mienne avec l'expression de la plus vive reconnaissance.

"Que je m'en veux aujourd'hui de ma prudence ? dit-elle. Si je n'avais craints votre sensibilité, Madame, monsieur se serait volontiers chargé d'une lettre, et votre fils n'aurait pas été privé du plus grand des bonheurs."

"N'ayant pas l'honneur de connaître Madame de Senneterre, répondit le voyageur, j'ai laissé chez M. Birton l'adresse de Madame Depréval, en assurant que les lettres que votre fils enverrait vous seraient exactement remises ; de son côté, M. Birton m'a donné l'adresse de son correspondant à Hambourg ; la voici, Madame, ainsi tout sera bientôt réparé. Je dois ajouter cependant que cet honnête négociant a paru étonné que vous

n'ayez pas reçu des nouvelles de M. de Senneterre ; il assure qu'il n'a négligé aucune occasion possible de vous écrire."

"Et qui aurait pu me découvrir ? m'écriai-je ; les malheureux sont si vite oubliés ! Pauvre Adolphe ! qu'auras-tu pensé de mon silence ? Mais, Monsieur, est-ce là tout ce que vous savez de mon fils ? Votre billet nous a donné l'espérance qu'il se porte bien."

"On me l'a dit à moi-même, Madame, en ajoutant qu'une tristesse profonde nuisait seule à sa santé ; il a des accès de mélancolie dont rien ne peut le distraire. Un Français que j'ai rencontré à Londres, et qui connaît M. de Senneterre, le soupçonne de regretter en ce pays une autre personne que sa mère. J'ignore ce qu'il y a de vrai dans cette assertion ; je la révoquerais d'autant plus volontiers en doute, que le négociant auquel j'étais adressé m'a affirmé qu'une des filles de M. Birton, très belle, j'ai eu l'honneur de la voir, avait conçu de l'inclination pour votre fils, et que M. Birton lui-même ; qui passe pour être fort riche, verrait ce mariage avec plaisir."

La figure de Suzette se couvrit des couleurs les plus vives ; il était trop facile de voir que cette nouvelle imprévue la jetait dans un trouble qu'elle voulait en vain se dissimuler à elle-même ; aussi se pressa-t-elle d'ajouter que ce mariage comblerait de joie les amis de M. de Senneterre, s'il lui procurait un bonheur... Il lui fut impossible d'achever.

"Il n'y a peut-être rien de réel dans tout cela, reprit le voyageur ; mais j'ai cru devoir vous dire ce que j'ai appris. En effet, si votre fils, Madame, aimait avant de sortir de France, et que cet amour augmentât encore aujourd'hui la tristesse qu'il éprouve loin de sa mère et de sa patrie, il est difficile de croire qu'il pense à se marier. L'espoir n'abandonne jamais les hommes, surtout quand leur cœur est vivement affecté."

"De l'espoir ! s'écria Suzette, il est des positions dans lesquelles on en conçoit plus. J'ignore si c'est la sienne, dit elle effrayée de son exclamation ; mais il serait à souhaiter qu'il épousât M^{lle} Birton. Vous dites qu'elle est très belle, Monsieur ?"

"Sans vouloir lui faire un compliment, on pourrait affirmer qu'elle vous ressemble beaucoup." Suzette étouffa un soupir. "Cependant, ajouta-t-il, elle n'a pas cette teinte de sensibilité répandue sur tous vos traits, et la sévérité de sa figure nuit beaucoup à son agrément. Elle n'est que belle."

Suzette se leva, je l'imitai ; je souffrais de sa position. Nous fîmes les remerciements les plus vifs à la personne qui avait si obligeamment secondé les intentions de M^{me} Depréval, et nous nous retirâmes chacune dans notre appartement.

Plus les hommes multiplient leurs affections, plus ils augmentent leurs plaisirs et leurs chagrins. J'aurais dû être heureuse de savoir mon fils estimé, chéri dans une maison devenue son asile ; j'aurais dû jouir d'avance de l'espoir de recevoir une lettre de lui, et de pouvoir lui envoyer bientôt les bénédictions de sa mère ; mais ma joie même devenait pénible par les efforts que j'étais réduite à faire pour la concentrer. Chaque jour me dévoilait le cœur de M^{me} Depréval ; j'y lisais un amour malheureux que je ne pouvais autoriser, et que sa vertu la forçait de me cacher. Il y aurait eu de la barbarie de ma part à la ramener sans cesse sur un objet pénible si elle le redoutait, et de l'imprudence à l'en entretenir si elle le désirait. Elle était plus triste qu'à l'ordinaire, et, craignant d'en approfondir la cause, je n'osais plus lui parler ; elle me fuyait également, et nous étions toutes deux réellement à plaindre. Cet état ne pouvait durer ; mais je ne savais pas comment en sortir. Occupée de mes réflexions, je versais un matin